

Valognes

Valognes. Lycée Henri-Cornat L'horreur de la dictature argentine

QUOTIDIEN LA PRESSE DE LA MANCHE | mercredi 25 octobre 2017

767 mots



Elena Alfaro a raconté son histoire devant un aréopage d'élèves de Terminale.

La rescapée du camp argentin El Vesubio a apporté son témoignage fort et bouleversant devant des élèves de Terminale dans le cadre de la réserve citoyenne de l'Éducation nationale.

Le 4 novembre n'est pas une date comme les autres pour Elena Alfaro. Et encore moins cette année. Celle qui érige en devoir le fait de témoigner inlassablement de ce qu'elle a vécu sous la dictature argentine (1976-1983) auprès des plus grandes instances internationales (la commission des droits de l'homme de l'ONU, Amnesty International, l'association des Grand-mères de la place de Mai, etc.), lors des procès des membres de la junte et dans les établissements scolaires, commémorera les quarante ans de sa libération du terrible camp El Vesubio. Elle y a été internée pendant sept mois alors qu'elle était enceinte, et y a vu disparaître son mari... Dans le cadre de la réserve citoyenne de l'Éducation nationale, elle était vendredi dernier à Valognes pour échanger avec les élèves de Terminale hispanisants du lycée Henri-Cornat, mais aussi avec ceux de philosophie de Terminale L, et ceux qui suivent l'enseignement de sciences sociales et politiques. « **Rattachée à l'académie de Versailles, c'est la première fois que je répons à une invitation de l'académie de Caen** », explique-t-elle. Un privilège donc pour les lycéens valognais qui ont pu écouter son témoignage en deux conférences organisées dans la salle du Trianon. Regard profond, portant polo sportswear bleu marine sur pantalon clair, sans ciller, face à eux, Elena Alfaro raconte son histoire. « **La dictature militaire, légitimée par l'église catholique argentine, est une période très très néfaste et violente de laquelle je suis une survivante** », amorce-t-elle sans ambages.

19 avril 1977

« **Nous étions des opposants au régime, mon compagnon était un dirigeant syndical et il avait un journal dans lequel il dénonçait les disparitions. Un système qui consistait à aller chercher les gens chez-eux et à les emmener dans des centres clandestins de détention**

où on les torturait, où on les tuait... » Elle, c'est un 19 avril 1977 que sa vie a basculé, et qu'elle a fait partie à son tour des « **disparus** ». « **C'est comme si on m'avait sortie de cette Terre et que j'entrais dans un endroit où l'Humanité n'existait plus...** » Les tortures physiques et psychologiques infligées, la faim, le froid, la promiscuité, le manque d'hygiène, les heures passées attachée à une chaîne, la tête recouverte d'une cagoule... Le récit est sans pathos, même si Elena Alfaro est obligée de reprendre une grande respiration quand l'évocation de son mari, qu'elle verra pour la dernière fois le 23 mai 1977, finit par la submerger d'émotion. Elle évoque les faits, rien que les faits. L'horreur se suffit à elle-même. « **Il faut maîtriser la haine, sinon, je ressemblerais à mes tortionnaires !** », déclare-t-elle. Sauvée *in extremis*, celle qui est l'une des rares survivantes du camp El Vesubio dit « **être restée muette pendant quatre ans** ».

Et puis il y a eu la guerre des Malouines en 1982 et la surveillance dont elle faisait l'objet « **a été moins étroite** ».

Française depuis 1991

Partie en vacances en Europe avec son jeune fils né quelques jours après sa libération du camp, elle finit par demander à la France l'asile politique. Elle porte la nationalité française depuis 1991. « **Au départ, je n'ai pas choisi ce pays, maintenant je suis française et heureuse de l'être, j'ai été accueillie avec beaucoup de gentillesse** », narre celle qui, par son histoire, est sans doute encore mieux placée que d'autres pour comprendre et défendre les valeurs républicaines.

Devant son jeune public, vendredi, elle a d'ailleurs beaucoup insisté là-dessus. « **Nous avons actuellement dans notre société deux ennemis, le radicalisme islamiste et les nationalismes identitaires (...). Ces deux violences se nourrissent l'une de l'autre. Réfléchissez bien où peut mener l'indifférence par rapport à la détermination de ces ennemis (...)** », martèle cette combattante de la vérité, « **seule chose absolue dans ce monde** ».

Corinne GALLIER